

Une Belle Fondation.

LE LIVRE D'OR DE L'HEROÏSME

C'est, nous en sommes sûr, d'une voix unanime que le public félicitera la Société Canadienne pour l'Avancement du Sport, de l'institution de ce Livre d'Or de l'Héroïsme où va être inscrit le nom de notre populaire Joe Vincent.

Que d'autres auraient le droit d'y figurer, de ceux surtout qui dans le passé ont non seulement offert, mais donné leur vie de gaité de cœur pour sauver l'un de leurs semblables. C'est à leurs amis, à leurs connaissances de s'en ouvrir à la Société et de réclamer pour eux un juste tribut d'hommage à leur mémoire.

Nous ne tenterons pas d'ajouter quoi que ce soit à la glorification du nom de Joe Vincent par la Société Canadienne pour l'Avancement du Sport ; cet acte de sa part honore la Société autant que le champion sauveur lui-même. Qu'il nous suffise de constater que le dessin du Livre d'Or de l'Héroïsme donné dans le présent numéro du "Sport Illustré" a été fait de chic, puisque le livre lui-même est entre les mains de l'artiste-relieur chargé de son exécution.

Ce sera une véritable œuvre d'art que cet album haut de quatre pieds, épais de 12 pouces environ et avec ses feuilles de velin d'une ligne près d'épaisseur, souples comme un tissu de soie, et ses fermoirs ouvrés renfermant chacun une serrure, atteignant le poids extraordinaire de 225 livres.

Que nos lecteurs n'oublient pas que la Société Canadienne pour l'Avancement du Sport instruera diligemment toute cause qui lui sera soumise comme pouvant donner lieu à l'inscription de nouveaux noms dans ce Livre d'Or de l'Héroïsme au Canada.

Chronique de la Mode

Qu'on ne s'étonne pas de lire dans un journal d'hommes comme celui-ci ce titre de "La Mode", suggestif de falbalas, de poudre de riz, de plumes et de dentelles. Ce n'est pas de mode féminine que je veux parler, mais de mode masculine.

Encore que nous n'en soyons pas ici à ces préoccupations de la toilette qui absorbent tant d'esprits à New-York, à Londres, à Vienne et à Paris, peut-on avec quelque intérêt pour les mondains et quelque utilité pour le public, relever la situation de la mode masculine au Canada, en signaler les qualités et les défauts avec les enseignements qu'ils comportent dans les domaines de l'économie et de l'esthétique.

L'habit, certes, ne fait pas le moine, mais telle est en matière de toilette la force des conventions ou plutôt des convenances sociales, que, parodiant à mon tour la parodie bien

connue de Brillat-Savarin en matière de gastronomie, je puis dire presque en toute vérité: "Dis-moi quoi tu portes et je te dirai qui tu es."

Et se trouverait-il quelqu'un pour soutenir que pareille étude est contraire ou même simplement étrangère au rôle que s'est assigné le journal où va désormais s'écouler ma prose ? Mais depuis que les gouvernants — l'empereur de Chine excepté — ont cessé d'édicter des lois somptuaires, qui donc la fait la mode, si ce n'est le Sport ? C'est-à-dire ce courant de forces intellectuelles plus encore que physiques qui tenant le Beau pour la splendeur du Vrai, a pour idéal la plastique grecque et ne veut protéger le corps humain contre les intempéries que par des habits qui lui soient pour les divers milieux qu'il traverse, plutôt l'ornement digne de sa supériorité animale que l'affublement dérisoire de son infériorité angélique.

Or loin que cette action du Sport sur la mode, au point de vue de l'esthétique, soit pour ses adeptes une cause ou même un danger de ruine dans le domaine de l'économie, elle est plutôt pour eux une sauvegarde salutaire par les nombreuses obligations qu'elle leur impose : dignité dans le maintien, dans la conduite, comme il sied à des gentlemen ; activité dans les affaires, pour se procurer les moyens financiers de satisfaire leurs goûts recherchés ; modération dans toutes les satisfactions permises, comme le prescrivent les principes les plus élémentaires de l'entraînement physique.

Que de choses il y aurait à dire encore dans cet ordre d'idées, mais pour ménager l'espace qui m'est affecté en ces colonnes, j'arrive à la question et je m'en vais parler mode masculine, non plus au point de vue philosophique, mais au point de vue pratique.

Avant de passer en revue les diverses pièces de l'habillement chez l'homme, il importe toutefois de dire un mot des trois écoles qui en déterminent la forme au Canada, écoles qui, pour s'inspirer du même goût fin de siècle n'en ont pas moins des différences caractéristiques dans leurs productions ; ce sont les écoles anglaise, française et américaine.

L'école française n'est ici mentionnée que pour mémoire, puisque très répandue en Europe et surtout en France, elle compte au Canada très peu d'adeptes parmi les gens qui s'habillent bien et pas un seul parmi les gens qui habillent les autres — les tailleurs.

Les traits caractéristiques de cette école sont les chaussures à talons petits et hauts, les habits galonnés aux rebords, les cols de chemise largement ouverts et la cravate bouffante. Nous ne disons rien, naturellement, des blouses et des pantalons de velours ou de corderoi que portent de préférence les hommes de peine en France et dont on aperçoit de temps à autre des spécimens à Montréal, sur la personne d'émigrés transatlantiques.

Les deux écoles de goût qui se dis-

putent la prépondérance au Canada sont celles de Londres et de Boston.

L'école anglaise a pour caractéristique le genre des étoffes plus encore que la coupe des vêtements. Cela s'entend comme règle générale, puisque comme exception c'est encore en Angleterre que l'on voit de ci de là les vêtements les plus excentriques de forme, depuis le chapeau champignon enrubanné à la turque jusqu'au pea-jacket qui descend à peine jusqu'aux reins.

L'excellence de ses tweeds surtout est passée en proverbe. D'une sobriété de tons qui leur permet d'affronter la poussière sans qu'il y paraisse, les étoffes anglaises s'imposent naturellement aux préférences des sportsmen dont l'activité est toute en dehors.

La chaussure anglaise est également de tradition sportive, tant pour son talon plat que pour sa résistance générale. Et comme pareille constatation pourrait laisser croire de ma part à une prédilection pour les bottiers anglais, au grand détriment des bottiers canadiens-français, je m'empresse de dire que la chaussure anglaise est un genre cosmopolite plutôt qu'un produit indigène des îles britanniques. Il en est d'elle comme du cheval anglais, qui s'entend aussi bien des produits de certaines écuries françaises ou américaines que de celles tenues par des éleveurs en Angleterre.

Pour être encore plus catégorique sur ce point, j'ajouterai que c'est un bottier canadien-français qui réussit le mieux à Montréal la fabrication de la chaussure anglaise.

L'école américaine est toute de coupe, de coup de fer et de pique. Je parle naturellement de cette école qui, comptant le plus grand nombre d'adeptes, donne à la mode chez nos voisins si non le ton du moins la tonalité.

On dit couramment des étoffes françaises, des étoffes anglaises ou des étoffes écossaises, parce que dans les vêtements de production française, anglaise ou écossaise, c'est le tissu qui prime. Par contre, on dit des confections américaines, parce qu'aux Etats-Unis c'est la façon qui prime.

Examinez de près un habit fait à Boston, à New-York ou à Chicago : à moins qu'il ne sorte de chez un de ces bons faiseurs cosmopolites plutôt qu'américains, il décèlera aux entournures le coup de fer qui a bossué l'étoffe comme le marteau rond du chaudronnier bossuait naguère les armures de fer, histoire de faire attribuer des formes superbes aux chevaliers qui les portaient sur les boulevards du temps.

Et la pique donc ! Il n'est pas jusqu'aux confections les plus communes — les habits tout faits, comme on dit ici, — qui en aient leurs doublures toutes couvertes. Heureux encore quand sur un fonds de satin noir on n'a pas jeté un dessin, spirale ou échiquier en fil rouge.

Camelote que tout cela, direz-vous, et nullement porté par les gens chic. Pardon, monsieur le contradictoire, cela se porte bel et bien chez nos